

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 12 décembre. La situation pour la Louisiane...

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Une enquête sur la mort... Orphes aux Enfers... Pêche de Balzac... Les Pigeons voyageurs... La Hélicidra... La Mode... Le Calcaire d'Agade, feuilleton du dimanche... Médanité, chignon... L'Actualité, etc., etc.

LA DIVISION

DANS LE

Parti républicain.

Il se produit dans les Etats du Sud, depuis assez longtemps et à intervalles réguliers, un phénomène d'un intérêt assez grand et qui peut exercer une puissante influence sur l'avenir du parti républicain...

Depuis ces dernières années, nous avons assisté à d'intéressantes tentatives analogues. Ce fut d'abord M. Ferdinand Brantôme, dont les conférences, très attendues, très suivies, très écoutées, furent un grand retardement. Le dernier en date, croyons-nous, notre distingué collaborateur, M. Henri de Régalar, qui a su faire apprécier, par delà l'océan, la grâce d'un esprit orné et délié.

La tentative du comte Robert de Montequion est curieuse en ce sens qu'elle va montrer aux Américains un représentant de la vieille aristocratie française, arrivée à la distinction, non plus par Pépée mais par la plume, non plus par l'action mais par la pensée.

Il me revient que lorsque l'auteur des "Chauves-Souris" fut présenté, pour la première fois, sur une série de conférences à New York, il se montra un peu revêché à l'idée. Mais comme on le serrait de près, il crut se débarrasser en arguant qu'il était totalement inconnu chez les Américains.

Car, lui dit-on avec juste raison, si vous ne vous déplacez pas, vous autres Français, nous autres Américains nous ne faisons que cela! Or, vous ayant vu et entendu, nous avons rapporté ce que nous pensons de vous... Vous voyez bien qu'on vous connaît!

Mais je crois bien que le comte Robert de Montequion ne se serait pas rendu à ces raisons si une Américaine de grand sens pratique et d'esprit distingué, miss Elizabeth Marbury, n'était intervenue. Miss Marbury est le représentant de la Société des

Le des et le jetteront dans le même embaras. En pareille situation, on conçoit que M. Roosevelt soit perplexé et ne sache quel parti prendre. Il faut pourtant qu'il en finisse avec cette politique de bascule, et qu'il se prononce nettement pour ou contre l'une des deux factions. Autrement il risque de se les aliéner toutes les deux.

Voyage de poète.

Le poète est le comte Robert de Montequion, qui va quitter son délicieux Pavillon des Muses pour traverser l'Atlantique. Si le Nouveau Monde le tente, ce n'est point par esprit d'aventure, ce qui, au reste, serait tout naturel chez l'arrière petit-neveu de d'Artagnan. La pensée est d'ordre purement intellectuel. Et si vous le précéder quelques jours, vous y verrez poindre un grain de patriotisme. M. de Montequion va parler de la France aux Américains. Il va montrer aux descendants de nos alliés d'il y a cent ans que le génie français est toujours vivant et vivace, riche d'essor et d'éclat, miroir limpide de la race.

Et M. de Montequion pense tout naturellement à Villiers de Vile-Adam, à Verlaine et à cette touchante Madeleine Desbordes-Valmore, qu'il rendait naguère, de façon si délicate et si poétique, à notre piété.

Je m'en voudrais de ne point reproduire, à ce propos, ce billet qu'Alexandre Dumas fils adressait quelque temps avant de mourir au comte de Montequion et qui est, je crois bien, le plus bel hommage que son culte pour Mme Desbordes-Valmore ait valu au poète:

"Monsieur, "Vous avez fait acte de justice en reconnaissant ce poète charmant dans l'admiration que moi seul m'en suis élevé. Je suis encore beaucoup de vers de Mme Desbordes-Valmore. Elle va revivre sous le souffle d'un poète capable et digne de la comprendre. Vous avez arboré le drapeau du sentiment, si bonni par quelques-uns. Mais cela ne m'étonne pas; vous êtes d'une famille où l'on renâchait sur son cœur les drapeaux des vaincus pour les déployer au bon moment, malgré la neige de la défaite.

"A. DUMAS fils."

C'est ce drapeau-là, le drapeau du sentiment, que M. Robert de Montequion va déployer de nouveau. Cette fois, ce sera sur la terre étrangère, mais une terre où pousse cette fleur rare: la reconnaissance, car on y voit es dresser les statues de La Fayette et de Rochambeau. J'ai idée qu'il y sera le très bienvenu. X.

anteurs dramatiques français, non seulement aux Etats-Unis, mais en Angleterre. Elle jouit de l'estime de tous, étant d'un caractère très droit et d'une extrême loyauté. Un après-midi, est été, dans le jardin du Pavillon des Muses, à Newilly, miss Marbury leva les dernières hésitations:

"Je vous assure qu'on vous fera fête! Venez, vous verrez!" Et M. de Montequion décida de se rendre en Amérique.

Mais il ne suffisait pas de former le projet. Il fallait savoir ce qu'on allait faire, ce qu'on allait dire, ce qu'on allait traiter, bref établir un programme. M. de Montequion allait parler de la France, des arts et des lettres aux Américains, mais comment, sous quelle forme? C'est alors qu'il eut cette idée ingénieuse et charmante d'une série de conférences d'ordre général sur certains sujets montrant l'art de la France moderne intimement lié à celui de la France d'autrefois, comme dans l'art traditionnel des Jardins. A une autre occasion il parlera uniquement des pierres précieuses et de la façon dont nous en goûtons le charme exquis et sans cesse renouvelé. L'histoire à sa place toute marquée dans ces conférences: les prestigieuses évocations du passé. Et Versailles, l'admirable Versailles, est un sujet tout indiqué.

Mais restait les Lettres. M. de Montequion pensa que les Américains lui seraient très grés de leur parler des écrivains dignes d'être connus d'eux et qu'ils ignorent ou connaissent imparfaitement, plutôt que des auteurs justement célèbres et populaires. Il se dit aussi qu'en agissant ainsi, c'était non seulement étendre et élargir le rayonnement du génie français, mais servir des mémoires d'autant plus dignes d'être honorées que l'étranger qu'elles avaient été parfois méconnues chez nous.

Et M. de Montequion pensa tout naturellement à Villiers de Vile-Adam, à Verlaine et à cette touchante Madeleine Desbordes-Valmore, qu'il rendait naguère, de façon si délicate et si poétique, à notre piété.

Je m'en voudrais de ne point reproduire, à ce propos, ce billet qu'Alexandre Dumas fils adressait quelque temps avant de mourir au comte de Montequion et qui est, je crois bien, le plus bel hommage que son culte pour Mme Desbordes-Valmore ait valu au poète:

"Monsieur, "Vous avez fait acte de justice en reconnaissant ce poète charmant dans l'admiration que moi seul m'en suis élevé. Je suis encore beaucoup de vers de Mme Desbordes-Valmore. Elle va revivre sous le souffle d'un poète capable et digne de la comprendre. Vous avez arboré le drapeau du sentiment, si bonni par quelques-uns. Mais cela ne m'étonne pas; vous êtes d'une famille où l'on renâchait sur son cœur les drapeaux des vaincus pour les déployer au bon moment, malgré la neige de la défaite.

"A. DUMAS fils."

C'est ce drapeau-là, le drapeau du sentiment, que M. Robert de Montequion va déployer de nouveau. Cette fois, ce sera sur la terre étrangère, mais une terre où pousse cette fleur rare: la reconnaissance, car on y voit es dresser les statues de La Fayette et de Rochambeau. J'ai idée qu'il y sera le très bienvenu. X.

Il fallait se trouver mal. Et dans l'esprit de ceux qui le virent alors, et qui plus tard, me racontèrent cette scène, aucun doute ne demeura: cet homme était le père de l'enfant. Ah! il doit souffrir atrocement, lui aussi, car son cœur était sincère, et il devait adorer son enfant.

Pourtant, esclave de son devoir, ignorant pas que c'était un crime que de chercher à me revoir, il disparut. "Jamais je n'ai plus entendu parler de lui. "Jamais il ne s'est retrouvé sur ma route. "Peut-être est-il mort à présent! Elle s'était arrêtée. Ses yeux roulaient des larmes. Mais la voiture s'engageait sur le pont levé. La comtesse Irène se tourna vers sa compagne: "Que tout ce je viens de vous dire demeure à jamais enseveli au plus profond de vous-même, mon enfant. D'ailleurs, je sais que de vous je n'ai rien à craindre et que quoi qu'il advienne, pas un mot ne sortira de vos lèvres. "Oh! madame... je vous le jure. Le trouble, l'émotion de Geneviève étaient aussi profonds que le trouble... que l'émotion de la comtesse. Quelques minutes plus tard, les deux femmes descendaient de

LES HUITRES

La santé publique.

Des cas récents de fièvre typhoïde attribués à l'ingestion des huitres, et dont plusieurs personnes connues du monde des lettres sont actuellement victimes, remettent à l'ordre du jour cette grave question, agitée chaque année à l'entrée de l'hiver:

Risque-t-on d'attraper la fièvre typhoïde en mangeant des huitres? Pour permettre à nos lecteurs de se faire une opinion très nette à ce sujet, nous allons exposer la situation telle qu'elle résulte des travaux des savants et des enquêtes officielles, auxquelles cette "question des huitres" a donné lieu, depuis plusieurs années.

Disons de suite qu'il paraît bien établi que l'huitre elle-même ne saurait être un agent propagateur des microbes pathogènes, particulièrement de celui de la fièvre typhoïde. C'est l'eau de mer que renferme sa coquille qui, plus ou moins contaminée par suite de l'empalement défectueux des parcs, peut rendre l'huitre nuisible à la santé.

Ce fait scientifiquement démontré, indique immédiatement que le mal n'est pas aussi étendu qu'on pourrait le croire, puisque les huitres seules provenant de parcs suspects sont susceptibles de provoquer des maladies.

On voit, en même temps, que le remède à ce fâcheux état de choses est tout indiqué: il consiste à supprimer la cause d'infection, en déplaçant les parcs mal situés, ou même, simplement, en les préservant contre l'envahissement des eaux contaminées. On peut, enfin, charger l'huitre elle-même de la purification nécessaire, en la faisant séjourner pendant quelques jours après l'avoir retirée du parc et avant de l'expédier, dans des bassins remplis d'eau de mer absolument exempte de tout débris organique.

Dès l'année 1894, une enquête très sérieuse fut ordonnée en Angleterre sur l'œstraculture dans ses relations avec la santé publique. ("On oyster culture in relation to disease"). M. le docteur Timbrell Baillou, membre du "Local Government Board" fut chargé. Il conclut, après avoir établi l'insalubrité notoire d'un grand nombre de parcs anglais, à une réforme complète de leurs installations. Ces conclusions furent sanctionnées par l'autorité compétente. En outre, le gouvernement anglais, trouvant en cette occurrence une occasion de défendre son ostraculture contre l'envahissement des huitres françaises, déclara suspectes toutes les huitres étrangères et déposa au Parlement un "Oyster Bill" interdisant l'importation de ces huitres en Angleterre. La date du dépôt de ce bill, 1er juillet 1899, à la veille de la guerre du Transvaal, a seule retardé son adoption.

Les savants français ne restaient pas indifférents à cette grave question, et, dans sa séance du 30 juin 1896, l'Académie de médecine, sur la proposition des professeurs Chantemesse et Cornil, formula ainsi son opinion: "L'Académie de médecine, convaincue que la consommation d'huitres ayant séjourné dans un parc dont l'eau est polluée peut déterminer des accidents gastro-intestinaux et même la fièvre typhoïde avec ses graves consé-

quences, émet le vœu que l'autorité compétente fasse surveiller l'empalement des parcs du littoral, ainsi que les importations étrangères, et exige que les huitres provenant de localités reconnues contaminées soient placées, pendant huit jours avant leur vente, sur un point de la côte baigné par l'eau pure de mer."

A la suite de cette importante manifestation le ministère de la marine française émit du décret qui pouvait rejettir sur la réputation des établissements ostréicoles, se dérida à faire faire une enquête sur la salubrité des parcs du littoral français, et confia ce travail à un membre du Comité consultatif d'hygiène désigné par le ministre de l'intérieur, M. le docteur Moany, médecin des hôpitaux de Paris.

C'est en cours de l'année 1897, que le docteur Moany parcourut tout le littoral français, de Dunkerque à Menton, examinant partout l'état sanitaire des parcs aux huitres et dressant, comme l'avait fait le docteur Baillou en Angleterre, un rapport des plus complets, accompagné de 60 cartes et plans.

Dans ce remarquable travail, la question est traitée sous toutes ses formes; les conclusions sont identiques à celles que nous indiquons au début de cet article, et de nature à donner une pleine satisfaction au vœu de l'Académie de médecine. Au point de vue médical, il n'est pas douteux aujourd'hui, que diverses maladies et spécialement la fièvre typhoïde peuvent être provoquées par l'ingestion des huitres. De très nombreuses observations le démontrent en toute évidence: l'existe une fièvre typhoïde d'origine ostréicole, susceptible de causer, si l'on n'y met bon ordre, de sérieux accidents.

Or, c'est de ce côté, non loin du Mourillon, que se trouvaient encore naguère d'importantes réserves d'huitres. On les a déplacées parce qu'elles gênaient le service des mouvements du port!

A cette ville de 36,000 habitants, bâtie entre la mer et l'étang de Thau; à Arachon même, les eaux d'égoût contaminent certains parcs ostréicoles.

Le gouvernement portugais vient de confier à un Anglais, M. Robert Williams, le droit de construire un chemin de fer de pénétration à travers sa colonie de Benguela dans l'Afrique occidentale. Ce chemin de fer partira de Lobito, mais l'on ne s'attend point terminés dans l'hinterland. Il ne doit pas dépasser quatorze cents kilomètres. M. Williams doit déposer, de suite, une garantie de 2 millions 500,000 francs et fournir, dans les huit ans, une compagnie de 50 millions de capital. Cette compagnie aura le droit de prospecter et d'exploiter sur une étendue de cent vingt kilomètres à droite et à gauche de la ligne.

On fait remarquer à Libbeaux l'im, oratoire politique de ce contrat.

Indes Anglaises. On croit que le "darbar" de Delhi, où Edouard VII sera proclamé empereur de l'Inde, ne coûtera pas moins de 4 à 5 millions de francs. C'est une jolie somme pour une seule cérémonie, surtout dans un pays ravagé par la famine. Lord Curzon, viceroy de l'Inde, sentant la difficulté de la situation, fait annoncer dans les journaux de l'Inde que rien ne sera épargné pour réédifier les frais. On reverra les matériaux de l'ancien théâtre élevé pour la circonstance; les tentes, les voitures seront également mises à l'encan. Le duc et la duchesse de Connaught sont attendus quelques jours seulement avant la réunion.

THEATRES. THEATRE CRESCENT. Ce soir, dernière représentation de "Six Hoptons" par miss Ecco Melville. Demain soir, première apparition des très amusants troubadours de la "Black Pad" qui obtiennent tous les ans de si brillantes succès à la Nouvelle-Orléans. Il y aura foule demain soir au Crescent.

GRAND OPERA NOUVEAU. Aujourd'hui, au Grand Opera Nouvel, la dernière représentation de Fedora qui a produit un prodigieux succès, depuis dix-huit jours.

Demain, la cinquième série des chefs-d'œuvre de Sardou, l'Impératrice Thérèse, drama à grand spectacle, ou paraîtront dans les principaux rôles M. McDowell et Miss Stone. Une semaine de succès tout à fait exceptionnelle.

THEATRE TULANE. Aujourd'hui, les deux dernières représentations de "David Harum", dans lequel s'est incarné W. Crane et dont il tire un parti merveilleux. Demain soir, première de "The Climbers", pièce dans laquelle Miss Amelia Bingham s'est fait une grande renommée comme actrice et comme directrice. "The Climbers" sont appelés à un rare succès.

ECHOS DE PARTOUT

Afrique occidentale. Le gouvernement portugais vient de confier à un Anglais, M. Robert Williams, le droit de construire un chemin de fer de pénétration à travers sa colonie de Benguela dans l'Afrique occidentale. Ce chemin de fer partira de Lobito, mais l'on ne s'attend point terminés dans l'hinterland. Il ne doit pas dépasser quatorze cents kilomètres. M. Williams doit déposer, de suite, une garantie de 2 millions 500,000 francs et fournir, dans les huit ans, une compagnie de 50 millions de capital. Cette compagnie aura le droit de prospecter et d'exploiter sur une étendue de cent vingt kilomètres à droite et à gauche de la ligne.

On fait remarquer à Libbeaux l'im, oratoire politique de ce contrat.

Indes Anglaises. On croit que le "darbar" de Delhi, où Edouard VII sera proclamé empereur de l'Inde, ne coûtera pas moins de 4 à 5 millions de francs. C'est une jolie somme pour une seule cérémonie, surtout dans un pays ravagé par la famine. Lord Curzon, viceroy de l'Inde, sentant la difficulté de la situation, fait annoncer dans les journaux de l'Inde que rien ne sera épargné pour réédifier les frais. On reverra les matériaux de l'ancien théâtre élevé pour la circonstance; les tentes, les voitures seront également mises à l'encan. Le duc et la duchesse de Connaught sont attendus quelques jours seulement avant la réunion.

THEATRES. THEATRE CRESCENT. Ce soir, dernière représentation de "Six Hoptons" par miss Ecco Melville. Demain soir, première apparition des très amusants troubadours de la "Black Pad" qui obtiennent tous les ans de si brillantes succès à la Nouvelle-Orléans. Il y aura foule demain soir au Crescent.

GRAND OPERA NOUVEAU. Aujourd'hui, au Grand Opera Nouvel, la dernière représentation de Fedora qui a produit un prodigieux succès, depuis dix-huit jours.

Demain, la cinquième série des chefs-d'œuvre de Sardou, l'Impératrice Thérèse, drama à grand spectacle, ou paraîtront dans les principaux rôles M. McDowell et Miss Stone. Une semaine de succès tout à fait exceptionnelle.

THEATRE TULANE. Aujourd'hui, les deux dernières représentations de "David Harum", dans lequel s'est incarné W. Crane et dont il tire un parti merveilleux. Demain soir, première de "The Climbers", pièce dans laquelle Miss Amelia Bingham s'est fait une grande renommée comme actrice et comme directrice. "The Climbers" sont appelés à un rare succès.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, "Faust", avec Miss Courtenay et Darrin et MM. Jerome, Dons et Maxy. Demain, dimanche, en matinée, "Le Trouvère", avec Miss Fédor et de Ramby et MM. de Maury, Moxey et Beaumans. Dimanche soir, "Migoué" avec M. Fox et Miss Darrin et Ferra. Lundi soir, "Lakmé", au bénéfice de l'hôpital des Yeux, des Orphelins du Nord et de la Gorge, par M. Jérôme et Miss Courtenay. B. R.

ST. CHARLES ORPHEON.

L'arrivée de Chicago de la grande troupe célèbre connue sous le nom de Orpheon Show a donné au théâtre de la rue St Charles une vie nouvelle. La foule y abonde matin et soir, aussi la direction s'est-elle vue forcée de prolonger l'engagement d'une semaine.

Parmi les artistes qui se feront entendre sont Miss McInyre et Heath, qui appartiennent jadis aux ministres de George, ainsi que W. Cressy et Blanche Dayne.

THEATRE AUDRON.

Aujourd'hui, en matinée et le soir, le "Faut" de Gœthe, qui eût été demain la pièce à la "Bosph" d'Alphonse Daudet. "Upho", s'est autre chose que la mise en scène des aventures de Fanny Legrand, le roman fameux d'Alphonse Daudet. La pièce est montée avec un soin extrême.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: 12c. Un an \$1.00. 6 mois \$0.60. 3 mois \$0.30. Pour le Mexique, le Canada et l'Europe par port compris: 15c. Un an \$1.25. 6 mois \$0.75. 3 mois \$0.40.

EDITION HEBDOMADAIRE Parisien: le samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$1.50. 6 mois \$1.00. 3 mois \$0.50. Pour le Mexique, le Canada et l'Europe par port compris: 1.00. Un an \$1.25. 6 mois \$0.75. 3 mois \$0.40. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition est comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient ad'vance nos mandats.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAVAIL EXPRESS.

Feuilleton

—DB—

L'Abéille de la N. O.

The 25 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACREE!

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouget.

TROISIEME PARTIE

La Comtesse Irène.

VII

L'HISTOIRE D'UNE GRANDE DAME.

Suite.

Mais cet ami qu'elle avait

simé... ce jeune homme auquel elle avait donné l'ordre de s'éloigner pour toujours, ce jeune homme n'avait donc jamais essayé de la revoir!

La châtelaine alla elle-même au devant de cette question. Car, après un nouveau silence, les yeux perdus dans le vague, elle dit:

"J'ai su depuis que mon ami n'avait pas ignoré ce qui s'était passé. "Malgré toutes les précautions prises par mon père pour empêcher la divulgation de mon terrible secret, une partie en arriva jusqu'à lui. "Comment! "Je l'ignore. "Après l'enlèvement de mon enfant, les braves paysans auxquels on l'avait confié m'apprirent que de temps à autre, un monsieur, un étranger, venait chez eux et demandait la permission d'embrasser le cher petit. "Comme ce monsieur avait l'air très triste et très bon, on n'avait pas osé lui refuser cette permission. "Il couvrait l'enfant de caresses ardentes, et chaque fois il ne s'éloignait qu'à regret. "Puis, un jour, on lui avait appris à son arrivée le drame qui avait eu lieu... le rapt commis... le petit Robert enlevé par des nomades... Il était devenu très pâle, son visage s'était complètement décomposé.

"Il fallait se trouver mal. "Et dans l'esprit de ceux qui le virent alors, et qui plus tard, me racontèrent cette scène, aucun doute ne demeura: cet homme était le père de l'enfant. Ah! il doit souffrir atrocement, lui aussi, car son cœur était sincère, et il devait adorer son enfant. "Pourtant, esclave de son devoir, ignorant pas que c'était un crime que de chercher à me revoir, il disparut. "Jamais je n'ai plus entendu parler de lui. "Jamais il ne s'est retrouvé sur ma route. "Peut-être est-il mort à présent! Elle s'était arrêtée. Ses yeux roulaient des larmes. Mais la voiture s'engageait sur le pont levé. La comtesse Irène se tourna vers sa compagne: "Que tout ce je viens de vous dire demeure à jamais enseveli au plus profond de vous-même, mon enfant. D'ailleurs, je sais que de vous je n'ai rien à craindre et que quoi qu'il advienne, pas un mot ne sortira de vos lèvres. "Oh! madame... je vous le jure. Le trouble, l'émotion de Geneviève étaient aussi profonds que le trouble... que l'émotion de la comtesse. Quelques minutes plus tard, les deux femmes descendaient de

voiture et respectivement gagnaient leurs chambres. Le soir tombait, plein d'une désolation intime. Geneviève, ayant quitté sa toilette de sortie, venait de mettre un peignoir d'intérieur. Tout à coup une sonnerie de timbre retentit. C'était la comtesse Irène qui appelait auprès d'elle sa dame de compagnie. Tout de suite, celle-ci se rendit à cet appel. Des la porte de la pièce dans laquelle se tenait la comtesse, Geneviève vit la pauvre femme tendre une photographie vers elle. Elle s'approcha. "Mon enfant... dit simplement la comtesse. Geneviève regarda, et elle étouffa un cri prêt à jaillir de ses lèvres. A son tour elle se rendait compte que la ressemblance entre Fernand et cet enfant... l'enfant de la comtesse Irène d'Esulbert était extraordinaire. Il y avait là vraiment un mystère.

VIII COMPAGNONS DE FETE. A Paris, le comte Roger ne perdait pas son temps. L'échec qu'il avait subi auprès de Geneviève, malgré que tout

d'abord il n'eût pas voulu se l'avouer à lui-même, l'avait rendu d'un dépit profond. Cette fille qui le hasard avait placée si malencontreusement sur son chemin, il l'avait désirée comme jamais il n'avait désiré aucune femme.

Nulle jusqu'alors, duchesse ou soubrette, n'avait produit sur lui une pareille impression. Contre elle, à présent, il nourissait une sourde irritation... un ressentiment invincible. Surpris, ennuagé de l'aventure où il avait joué un rôle si ridicule, il ne s'était pas rendu compte tout d'abord de l'éclat de ce sentiment au fond de lui-même. Ce n'est que peu à peu, au cours du voyage, tandis qu'un train rapide l'emportait vers Paris, qu'il avait senti s'infiltrer la haine dans son âme et dans son esprit un secret désir de vengeance.

De vengeance non seulement contre cette fille, Hétrie, déshonorée, qui l'avait repoussé, lui, le comte Roger, mais aussi contre la comtesse, sa femme. Il entendait encore les paroles vibrantes d'indignation que celle-ci lui avait jetées au visage. Irène n'avait peur lui aucune pitié. Jamais son cœur ne lui avait appartenu. Il se reportait en mémoire aux jours passés, et se disait qu'il n'était point douteux que la vie d'Irène cachât un mystère.

L'attitude étrange de la comtesse ne laissait place à aucun doute. Oui... mais quel mystère? Il ne devait pas. Et cette pensée l'irritait. N'importe, il ferait payer cher à sa femme le mépris avec lequel elle l'avait traité. Il se vengerait. Certes. Mais comment? Oh!... il trouverait bien. Pour l'instant il allait faire trêve à ces pensées amères, mener pendant trois mois une existence de fête, de plaisirs ininterrompus avec des gais compagnons et des compagnes non moins joyeuses. A Paris, dès que le comte Roger s'était trouvé en présence de la Roche, celui-ci, railleur, avait questionné: "En bien, tout s'est-il passé comme tu le désirais la bas? Le mari de la comtesse Irène avait-il succédé à la surprise. "Je ne sais pas l'allusion... explique-toi plus clairement. "Mais l'autre, ironique: "Voyons... tu sais bien... la petite veuve rencontrée par nous aux Aunelles... c'est tout bête dont tu te faisais tort d'avoir raison dès mon départ. Le comte est un scieur qui remblait fort à une grimace. Il ne répondit pas. "Eh bien, mon cher... insistait de la Roche... faudrait-il

croire que tu n'as pas été à la hauteur de ta réputation? "Il n'est pas possible que Don Juan ait, sur son chemin, rencontré une cruelle. Il paraissait. Le comte eut un geste d'irritation. "Crois que ce bon te semble et fiche moi la paix avec cette péronnelle. "Alors, si je comprends bien, cela voudrait dire. "De la Roche, mon ami, tu laisses ma patience... Cela ne veut rien dire... absolument rien... Maintenant fais-moi le plaisir de ne plus jamais me parler de cette insignifiante personne... Non, diantre... ce n'est pas pour causer d'elle que je suis venu à Paris. De la Roche n'insista pas. Mais il pensa: "Toi, mon petit, tu ne veux pas avouer une défaite humiliante pour ton amour propre. Je te l'avais prédit. La chasse était dangereuse. La bête a fait tige au loup, et le loup a dû reculer. Le comte Roger avait tenu la promesse qu'il s'était faite à lui-même. Il s'était rejeté dans la vie de débauche qui, pour lui, était une nécessité. Chaque nuit on le recontraît en compagnie galante dans les cabinets particuliers de restaurants à la mode, où il venait